

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Band: 56 (1927)
Heft: 2

Artikel: À propos de son centenaire : la religion de Pestalozzi
Autor: Dévaud, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1039278>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A PROPOS DE SON CENTENAIRE

La religion de Pestalozzi

Pestalozzi est né, a vécu, est mort, dans un temps où régnait l'incrédulité, où, chez les protestants, la religion était figée dans les formules d'une orthodoxie gouvernementale sans efficace et sans vie. Il rejeta cette orthodoxie ; son tempérament ne pouvait s'accommoder de l'incrédulité glaciale du siècle des lumières ; comme son cœur aimant vibrait volontiers à l'émotion religieuse que Rousseau venait de mettre à la mode, il est devenu un fervent adepte de la religion du cœur, chère au Vicaire savoyard. Voici, par exemple, un passage de son principal livre, *Comment Gertrude instruit ses enfants* : « Le Dieu de mon cerveau est une chimère ; je ne connais d'autre Dieu que le Dieu de mon cœur et c'est seulement dans ma foi au Dieu de mon cœur que je me sens un homme. Le Dieu de mon cerveau est un faux dieu ; je me perds en l'adorant. Le Dieu de mon cœur est mon Dieu ; je m'ennoblis dans son amour. » Ce Dieu du cœur est-il personnel ? Se distingue-t-il réellement de la « vie » totale de l'univers ? On ne le sait trop ; la citation kantienne qui termine l'ouvrage que nous venons de mentionner pourrait faire croire que non. La religion pestalozzienne est-elle autre chose que ce culte de l'humanité auquel Pestalozzi s'est voué avec un oubli de soi qu'il est de notre devoir de reconnaître et d'admirer ? Dieu est-il autre chose que ce qu'il y a de meilleur dans l'homme ? Nous ne pouvons le dire. En ce cas, le service de Dieu consisterait d'abord et surtout à faire sortir de l'humanité tout ce qu'elle a de noble, de « divin ». Quoi qu'il en soit, ceux qui estiment que la religion n'est que la « sublimation » des instincts naturels et spécialement de l'amour, de la confiance et de l'« adoration » de l'enfant à l'égard de sa mère, trouveront dans les œuvres de Pestalozzi maintes éloquentes confirmations.

Un pédagogue protestant de stricte observance, Jules Paroz, déclare sans ambages que l'auteur de *Léonard et Gertrude* n'est pas chrétien, que son héroïne n'élève pas ses enfants en mère chrétienne. Trois traits essentiels manquent à la religion de Pestalozzi pour être appelée chrétienne : « D'abord la foi dont il parle n'est pas la foi d'un chrétien, laquelle est un don de Dieu et non le résultat d'une perception naturelle d'un sens intérieur », entendez Dieu senti par le cœur dans l'émotion religieuse. Il y manque ensuite la Sainte Trinité. Pestalozzi ne nous parle que de Dieu en tant que Père ; le Fils est ignoré, « par qui seul nous obtenons le droit d'être enfants de Dieu », non moins que le Saint-Esprit « qui nous apprend à le nommer notre Père ». Enfin, s'il parle du Christ, c'est comme un homme sublime, mais non comme le Fils unique du Père, incarné pour mourir sur la

croix et nous sauver. Il n'est dit nulle part que Jésus est notre unique Rédempteur, que nous ne pouvons « aller au Père que par lui » ; or, continue Paroz, « sans le Sauveur on a beau se rapprocher du christianisme par ses principes et par sa morale, on n'est cependant qu'un simple déiste, un rationaliste, ou quelque chose de semblable ». On ne saurait plus nettement préciser ce qui sépare un croyant de Pestalozzi au point de vue religieux, qu'il soit catholique ou protestant.

Nous rencontrons cependant deux affirmations qui mettent une double profonde différence entre la religion du Vicaire savoyard et celle de Gertrude. C'est, chez Pestalozzi, un sentiment très vif de la misère de l'homme, de ses mauvaises inclinations, du péché, et, par corrélation, un appel à la miséricorde de Dieu, à son secours, à son pardon, qui nous inclinent à penser que le Dieu de Gertrude n'est pas une simple abstraction.

Les textes qu'on nous cite ne permettent pas d'affirmer davantage. Quelques-uns d'entre eux qui semblent impliquer la croyance en la filiation divine de Notre-Seigneur, voire en la Trinité, ne nous apparaissent pas plus concluants que les phrases semblables et semblablement éloquentes d'un Rousseau. Au reste, les auteurs qui ont étudié la religion pestalozzienne diffèrent passablement dans leurs jugements, ce qui prouve qu'elle est plus vive que nette. Ils s'accordent au moins en ceci : que la religion de Pestalozzi n'est que l'expression psychologique de l'instinct religieux naturel ; elle vient de l'homme. Nous exigeons un fondement surnaturel ; elle vient de Dieu, infusée dans l'âme avec la vie de la grâce au baptême. Son « christianisme » se place extrêmement loin du nôtre.

Ce n'est donc pas le chrétien ni l'homme religieux que nous admirons en Pestalozzi. Il nous déplaît qu'on nous le propose comme un protagoniste posthume de l'école non confessionnelle ou super-confessionnelle, ou bien comme un « saint de la pédagogie » équipé plus ou moins consciemment au Petit Pauvre d'Assise. Mais nous sommes prêts à fêter un grand citoyen, grâce auquel notre pays est connu et loué bien au delà des frontières de l'Europe, — un éminent bienfaiteur de l'enfance ignorante, souffrante et abandonnée, — un pédagogue génial, dont les conceptions, un peu fumeuses, il est vrai, furent en avance de cent et deux cents ans sur celles de son temps. Nous nous associerons donc en toute sincérité à nos compatriotes pour célébrer, le 17. février, la mémoire de Jean-Henri Pestalozzi, à l'occasion du centenaire de sa mort. E. DÉVAUD.

« Je ne connais rien de plus dangereux que les gens qui propagent des idées fausses sous prétexte que la nation ne voudra jamais y renoncer. Si elle n'y renonce pas, elle périra. Mais ce n'est pas un motif pour accélérer la décadence en adoptant l'erreur. Il n'y a d'autres règles de réforme que de rechercher le vrai et de le confesser sans réserve, quoi qu'il arrive... »

LE PLAY.
